

Lurelu



Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 38, Number 2, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

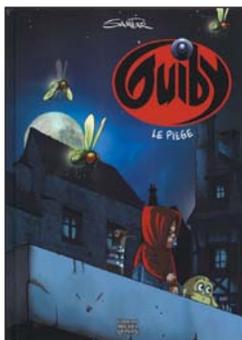
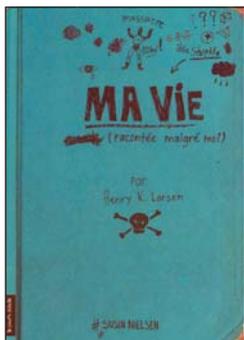
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

L'équipe (2015). Review of [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, 38(2), 95–97.



Les coups de cœur de Lurelu

par l'équipe

95

Mes coups de cœur racontés...

Sachant que l'intimidation est un sujet très exploité par les auteurs de littérature jeunesse (le *Lurelu* d'hiver y consacrait justement un dossier), j'étais prudente lorsque j'ai entamé la lecture de *Ma vie (racontée malgré moi)* par Henry Larsen (La courte échelle, 2014). Le roman de Susin Nielsen a beau avoir été couronné du Prix du Gouverneur général du Canada dans sa version originale, je me demandais si l'auteur avait réellement quelque chose d'intéressant à dire sur le sujet.

Eh bien oui! Les protagonistes imaginés par Nielsen (Henry, son meilleur ami, ses voisins) sont d'une grande authenticité dans leurs rapports entre eux. En résultent donc des confrontations fréquentes, certes, mais surtout des interactions sincères et des liens qui, à mesure qu'ils se créent, deviennent de plus en plus profonds.

On sait peu de choses, en revanche, des antagonistes : cela est tout à fait naturel, puisque la narration se présente sous forme de journal intime et qu'Henry ne connaissait pas les bourreaux de son frère. Par-dessus tout, cet Henry obèse, agressif, révolté, est doté d'une intelligence remarquable. Ses réflexions, originales et lucides, incitent à la relecture, et ce, même si, comme moi, on a dépassé l'âge du public cible.

Si je vous parle d'un héros aux fréquentations peu orthodoxes qui s'aventure dans les égouts pour y combattre des ennemis, vous ne devinez jamais qu'il s'agit en fait d'un bambin de trois ans et que cette BD s'adresse à un lectorat d'environ 8 ans...

J'appréciais déjà Sampar pour les œuvres qu'il avait réalisées en duo avec Alain M. Bergeron. *Guiby*, sa première production en solo, fut un énorme coup de cœur pour moi. Déjà, dès le départ, je suis heureuse qu'on offre aux enfants une création qui s'éloigne du courant général. Ensuite, *Guiby* (deuxième tome : *Le père*) incarne des valeurs d'entraide et de solidarité qui apportent de la noblesse au propos.

Quant aux dessins, le trait de Sampar est irréprochable. Si, à voir les animaux, on peut reconnaître la touche du dessinateur des *Savais-tu?* (également chez Michel Quintin), on remarque aussi qu'il maîtrise très bien son art pour détailler de façon admirable la musculature saillante de ses créatures. Le chatolement des couleurs, mis en valeur par le lustrage du papier, accentue l'attrait de cette bande dessinée irrésistible.

Michèle Tremblay

L'arbre à cœur

Le jeune narrateur, anonyme, n'est pas grégaire. Il préfère les loisirs solitaires et, au premier chef, il aime grimper dans son chêne, qu'il a baptisé Bertolt. Le garçon porte d'ailleurs, en tout temps, un couvre-chef en forme de cupule de gland de chêne. Des plus hautes branches de cet arbre – vieux de peut-être cinq-cents ans, selon lui –, le garçon peut voir en toutes les directions. Il ne se prive pas d'observer la société, les humains et les animaux de la nature.

Un printemps, le petit personnage de Jacques Goldstyn constate que son chêne ne reverdit pas. Brusquement, plus aucune feuille ne pousse à ses branches. Comment les remplacer? Le jeune a une idée ingénieuse, qui le ramène où nous avons fait sa connaissance au début de l'album : le comptoir des objets perdus de son école, plus précisément la boîte contenant gants et mitaines dépareillés. Muni de pinces à linge, il grimpe regarnir les branches nues, créant l'objet du titre : *L'arbragan*.

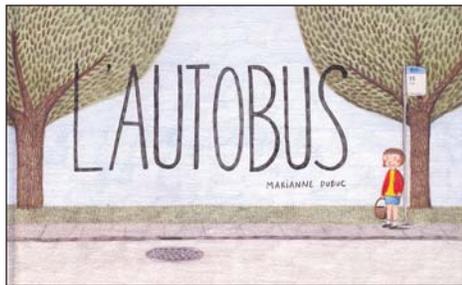
Il faut savoir gré à l'auteur-dessinateur, ainsi qu'à son éditeur, la Pastèque, d'avoir fait fi de la prudence (le garçon grimpe au bout des plus hautes branches, seul, même durant les orages!), du réalisme (un arbre ne meurt pas d'une saison à l'autre, mais son déclin s'étire sur quelques années) et de la rectitude (pardonnons quelques larcins et plusieurs indiscretions), pour nous faire cadeau d'un album serein, au propos léger comme le dessin de Goldstyn, discrètement colorié, avec au détour des pages une saveur européenne bienvenue.

Daniel Sernine

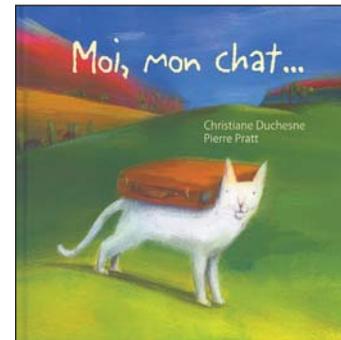
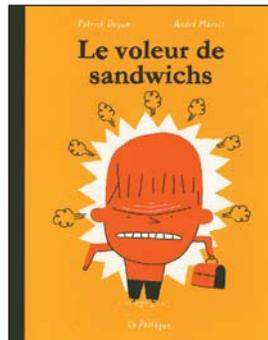


Coup de cœur pour *L'arbragan*

Coup de cœur pour la poésie et la tendresse saupoudrées d'un brin d'insolence! Avec *L'arbragan*, Jacques Goldstyn nous a concocté un magnifique album dans lequel il nous propose de jeter un regard sur la vie dans un village, comme il en existe encore certains, comme il en existait beaucoup dans un temps pas si lointain : un village où l'école, le curé, le boulanger et le mécanicien ont toujours leur place... C'est surtout l'histoire d'une amitié inusitée entre un enfant solitaire et un arbre. Pas n'importe quel arbre, Bertolt, un chêne majestueux qui domine la vie de ce petit univers. Cet arbre devient tour à tour «une cachette, mais aussi une maison, un refuge, un labyrinthe, une forteresse». C'est un compagnon de longue date... Ensemble, ils observent les villageois qui



96



transgressent allègrement quelques interdits; ensemble, ils admirent la nature, sa beauté autant dans sa fragilité apparente que dans sa force parfois violente. Bertolt, cet ami de toujours, ne se réveillera pas au printemps... Quand un ami meurt, on pose un dernier geste pour lui rendre hommage, mais que faire pour un arbre?

Dans cet album, les mots et les illustrations se marient pour créer un effet d'innocence enfantine. Tout semble aller de soi. Le trait rapide et léger des illustrations, les couleurs douces déposées sur le dessin accentuent la poésie du propos. Jacques Goldstyn adopte une écriture intimiste où il impose un rythme lent, suivant pas à pas le fil des souvenirs et des observations du jeune héros. L'auteur sait aussi se taire. Il laisse le texte respirer et le lecteur réfléchir. C'est une occasion de parler de la solitude qui n'est pas de l'isolement, de l'acceptation de soi, de l'attachement à la nature environnante et du respect qu'on lui doit.

Voilà un album qui nous habite longtemps après qu'on l'a refermé. À lire et à relire.

Danièle Courchesne

L'autobus du cœur

Un de mes coups de cœur va encore cette année à Marianne Dubuc. Cette auteure-illustratrice a une façon singulière et touchante de présenter des moments du quotidien en leur accordant toute l'attention du monde, comme si hier et demain n'existaient pas. Elle capte l'instant, le savoure, comme le font les enfants. Sa plume délicate, son crayonné minutieux font honneur à la simplicité dans laquelle se trouvent des instants précieux. Après nous avoir scié les jambes avec *Le Lion et l'oiseau* (Prix du Gouverneur général, volet Illustration, entre autres), elle a récidivé en mars 2014 avec un livre différent mais non moins brillant, *L'autobus*. Dans cet album paru chez Comme des géants (Prix des libraires, catégorie 0-5 ans), on rencontre une fillette qui prend l'autobus, toute seule pour la première fois, afin de se rendre chez sa grand-maman. Elle y découvre une faune hétéroclite qu'elle observe et commente jusqu'à l'arrivée. La traversée du bois, son petit panier, sa veste rouge, les biscuits préparés et même le passage du loup s'offrent comme un clin d'œil au conte traditionnel. Les nombreux détails qui ornent les pages et les rendent si vivantes aiguissent par ailleurs le sens de l'observation. Encore une fois, Marianne Dubuc parvient à suspendre le temps, l'espace d'une histoire, et à nous amener avec elle dans cette bulle intemporelle.

Autre émoi en 2014, un roman graphique qui se situe à la jonction de la bande dessinée et du livre illustré, dans lequel tout contribue à stimuler notre plaisir de lire. *Le voleur de sandwiches* a ceci de particulier qu'il se présente comme un mélange heureux de quotidienneté, d'amitié, d'humour et d'intrigue. Publiée à la Pastèque, c'est l'histoire de Marin qui, chaque jour, ouvre sa boîte à lunch et découvre un sandwich alléchant : thon et tomates séchées, crevettes et luzerne, jambon-cheddar-laitue, chaque fois une nouvelle saveur. Mais un beau midi, son délice a disparu. Marin mène alors sa petite enquête et découvre le coupable de ce méfait gourmand.

André Marois ne délaisse pas ici son style incisif et son sens des finales percutantes. On suit l'intrigue de Marin, on se laisse emporter par ses élans, ses colères, ses suspicions et surtout par son amour pour les sandwiches préparés par sa maman. Pour appuyer efficacement ce texte, Patrick Doyon y va d'un trait tout aussi vif, crayonnant des personnages définis et expressifs, le tout en noir, blanc et orangé. Les plans, les cadrages et les points de vue variables ont pour effet d'appuyer le dynamisme de l'intrigue, ce qui nous plonge au cœur du vécu de Marin. Finaliste au Prix des libraires, ce livre mérite une belle place dans les mains des petits et grands lecteurs qui trouveront là une saveur nouvelle.

Marie Fradette

Cœur de chat...

Il y a quelque chose de personnel et d'intime à lire un texte écrit au «je». Surtout quand le propos est doux. C'est le cas de *Moi, mon chat* (Éd. de la Bagnole). On aurait presque envie de s'approprier l'histoire. J'aime que le chat de Christiane Duchesne soit raconté au présent, même s'il est parti en voyage. J'aime que le déni de son absence définitive soit filtré par une description, presque quotidienne, de ses activités et plaisirs. La représentation qu'en fait Pierre Pratt donne toute son importance au félin, tout blanc, qu'il place dans un paysage d'été, d'hiver ou d'intérieur. La plupart du temps, le chat occupe seul l'espace. Il y a cependant une séquence qui le montre en contact avec la narratrice : cette séquence me touche particulièrement. Devant l'image, on sent bien que le chat échappe à la fillette, sur le plan réel et sur le plan figuré, et malgré tout, cette allusion au départ nous est offerte simplement, presque joyeusement. «Il est très mou. Il est plus mou que moi.» Nulle part, dans le texte ou dans l'image, la référence à un éventuel retour n'est formulée.



Nulle part dans l'album, la mort du chat, tout évidente qu'elle soit, n'est mentionnée. J'aime qu'une telle page fasse réfléchir. J'aime surtout la façon délicate qu'a toute cette histoire illustrée de faire son chemin jusqu'à nous.

Francine Sarrasin

Douze oiseaux sur un fil...

Un matin, dame Mésange a une grande nouvelle à annoncer, mais elle est bien trop timide pour prendre la parole devant tous ses amis rassemblés sur un fil. Elle confie donc son message à son voisin immédiat, qui s'empresse de le transmettre à son comparse d'à côté, qui à son tour le livre au suivant, jusqu'à ce que dame Mésange l'entende du bec du dernier oiseau de la longue filée. *Douze oiseaux* exploite le principe du téléphone arabe : un message est transmis de bec à oreille, mais il subit quelques modifications en cours de route...

Dans l'écriture de Renée Robitaille, on perçoit tout son talent et son expérience de conteuse. *Douze oiseaux*, avec ces transformations de mots basées sur leur sonorité, avec son rythme insufflé par ses rimes, prend toute sa saveur lorsqu'il est lu à voix haute. Le grand format à l'italienne de l'album convient parfaitement au contexte des oiseaux perchés sur un long fil. Chaque oiseau est illustré avec une grande minutie, tout en portant l'incomparable touche de Philippe Béha. Leur plumage ne se pare de leur coloris que lorsqu'ils dialoguent entre eux, révélant ainsi toute l'importance de cet échange. Petit traité d'ornithologie, ses *Douze oiseaux* font partie de la faune ailée du Québec. Une typographie différente est attribuée au nom de chaque oiseau, les mettant ainsi en évidence dans le texte. Quel bonheur de déguster le savoureux humour de cet album paru aux Éditions de la Bagnole.

Céline Rufiangé

Les coups de cœur viennent aussi sur les trottoirs

Les fleurs poussent aussi sur les trottoirs, de JonArno Lawson chez Bayard Canada Livres, est un album sans texte qui raconte silencieusement, dans une suite d'images d'une grande éloquence, le parcours à travers la ville d'une petite fille et d'un adulte. Les gestes simples et l'attitude bienveillante de la petite fille sont exprimés avec beaucoup de poésie. Dans la première partie du parcours, elle cueille ça et là des fleurs sauvages qui ont poussé malgré le béton; au retour, elle les offre – en signe de respect, de réconfort, d'amitié ou d'amour – à

un oiseau mort, un homme sur un banc, un chien, une femme (peut-être sa mère), des enfants...

En suggérant une antithèse, le titre rappelle que ce qui semble impossible se réalise parfois. Encore faut-il avoir l'œil ouvert pour percevoir et apprécier l'inattendu. Ou être suffisamment curieux, posséder ce regard avide de tout que posent souvent les enfants sur le monde. Car tout est dans la manière de regarder, et tous ne voient pas la beauté des fleurs qui poussent sur les trottoirs...

Dès la page de couverture, signée Sydney Smith comme le reste des illustrations, la petite fille se distingue dans un environnement noir et blanc grâce à son manteau rouge à capuchon. Une métaphore du Petit Chaperon rouge. Mais la cueillette de fleurs ne comble pas un moment d'insouciance comme dans le conte. C'est un acte de reconnaissance pour ce qui pousse à la dure. Et point de méchant loup, sinon un homme un peu indifférent (peut-être son père) qui l'accompagne, souvent vu au téléphone.

Sur les pages de garde de la fin, la petite fille, marguerite à l'oreille, poursuit son chemin parmi les fleurs et les oiseaux. Un bel album sur la force de la nature et de l'altruisme!

Manon Richer

Ça finit avec un prout!

Mon cœur a fait boum-boum pour deux audacieux albums qui font du bruit! Pour une rigolade retentissante en famille d'abord, une histoire pétillante et impertinente de la conteuse Renée Robitaille : *La journée des pets et des rots* (Éd. Planète rebelle). Un peu excédée par les gaz importuns que tous les membres de la famille laissent aller à tout vent, maman demande une trêve dans les bombardements. En échange, toute une journée en famille sera consacrée au plus malodorant des concours, menu à l'avenant! Qui remportera la palme? Une histoire de tendresse, d'intimité joyeuse et de liberté en famille bien racontée, et une idée d'activité complètement folle, mais tout à fait réalisable!

À accompagner, pour l'inspiration, de l'inénarrable *Abécédaire du pet* de Philippe Béha (Soulières éditeur). L'auteur-illustrateur s'y emploie avec une géniale poésie et de retentissantes illustrations à redonner au prosaïque sujet toutes ses lettres de noblesse! À lire à voix haute pour lâcher un peu de pression!

Isabelle Crépeau

